

may de novembre ~~est~~ l'éphémère cage ouverte
oiseau prend son envol après la lumière,
comme un oiseau en cage arvi les éclats.
l'eau un décor de carte postale travellin
embrasse maternelle mamie tout au rieu le ch
sanglant eux abri journal de lord tout
éphémère cage ouverte l'oiseau prend son
vol comme un oiseau en cage arvi les
l'eau un décor de carte postale travellin
embrasse maternelle mamie tout au rieu
chêne sanglant eux abri journal de
et éphémère cage ouverte l'oiseau

Du fil à l'aiguille

BOIS DAVIET LUISELLI SEELI TROJANI

nouvelles

may de novembre ~~est~~ l'éphémère cage ouverte
oiseau prend son envol après la lumière,
comme un oiseau en cage arvi les éclats.
l'eau un décor de carte postale travellin
embrasse maternelle mamie tout au rieu le ch
sanglant eux abri journal de lord tout
éphémère cage ouverte l'oiseau prend son
vol comme un oiseau en cage arvi les
l'eau un décor de carte postale travellin
embrasse maternelle mamie tout au rieu
chêne sanglant eux abri journal de
et éphémère cage ouverte l'oiseau

DU FIL A L'AIGUILLE

BOIS
DAVIET
LUISELLI
SEELI
TROJANI

Du fil à l'aiguille

Nouvelles

Nous dédions ce livre à
l'inspiration qui fait
jaillir de chacun ce que
chacun peut trouver
chez soi.

« Trois petits chats, trois petits chats, trois petits
chats, chats, chats, chapeau de paille... »

Dorica Castra française

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se
transforme »

Antoine Lavoisier

PREFACE

Un recueil de textes de plusieurs auteurs et avant tout un travail collectif, une volonté commune de tirer quelque chose de rien, de la matière la plus étonnante et la plus impalpable. Ce recueil est le fruit du hasard, d'une continuité qui n'a pas été préparée, qui n'a pas même été souhaitée.

Du fil à l'aiguille trace, tisse, et noue une continuité, il cherche à filer toutes sortes d'histoires sur le principe de la *Dorica Castra*, chanson qui se suit et se poursuit à travers une reprise de son, entre la fin du début et sa suite. Ici, la reprise est de sens.

Du fil à l'aiguille est un voyage, un parcours, un moment qui, par fragment tente de cerner, de cercler la solitude avec tout ce qu'elle propose et compose. C'est une incitation intense à se connaître, à se penser et finalement à exister. Cette solitude peut être joyeuse, remplie d'espoir mais aussi mortelle. Elle est tout ce que nous sommes, la solitude ne triche pas : elle révèle.

Théo TROJANI

DU FIL À L'AIGUILLE

JOURNAL DE BORD

Une tente ça peut être un rêve qui se transforme et apparaît au matin comme la réalité. C'est la surprise de l'horizon et l'émerveillement d'un monde inconnu. C'est le bonheur de la découverte de la nuit.

1

JUIN 2018 : Habiter la tente HUBBA HUBBA, 2 places, 500€, 1, 125 kg : une affaire.

2

JUIN 2018 : Habiter la tente c'est aussi la tester. D'abord comme on ouvre un cadeau à Noël mais aussi pour connaître son matériel.

3

NOVEMBRE 2018 : Habiter la tente à Narvik, sympa le cercle polaire...un peu froid pour dormir dehors. Impossible de comprendre les Norvégiens, ils partent de chez eux sans fermer la porte à clef et laissent les lumières allumées...c'est peut-être pour dissuader.

4

JUILLET 2019 : Habiter la tente au GR20. Quelle erreur, il fait trop chaud, trop de touristes...merde j'suis un touriste. Montagnes corses : expérience la plus frustrante du monde : toujours voir la mer...impossible de s'y baigner !

5

SEPTEMBRE 2019 : Habiter la tente en Irak le long du Tigre. L'ambiance est bonne avec les gars. Toujours le même

problème qu'en Afrique : impossible d'enlever le sable de l'intérieur de la tente.

6

FEVRIER 2020 : S'habiter soi-même. Dure la reprise quand on fait le double de soi visuellement et la moitié mentalement. S'habiter soi-même.

Une tente c'est la promesse de l'aventure. C'est l'assurance d'une vie qui avance. La tente c'est le concret de la rapidité. La rapidité à hauteur d'Homme. L'Homme à la hauteur de ce qu'il est, un instant.

Theo TROJANI

TOUT EST EPHEMERE

1

Habiter une tente, l'espace de quelques jours. Une deux places d'à peine 2 kilos sinon c'est trop lourd à transporter. Dormir sur un matelas d'un centimètre d'épaisseur. Mal de dos chaque nuit mais on s'en moque, c'est provisoire. Plus de vêtements par milliers, plus de maquillage, plus de multiples paires de chaussures, plus de prise de tête, plus de confort. Une vie minimaliste. L'espace de quelques jours. Pour changer du train-train quotidien. Pour se sentir vivre une portion de temps. Se sentir vivre autrement.

2

Habiter. Vivre dans un endroit fixe. Avec une famille, ou pas. Seul, pourquoi pas. Y entasser des affaires, auxquelles on tient, auxquelles on ne tient pas. Tous les souvenirs d'une vie.

3

Habiter une plage. Le temps d'une nuit. Un espace qui n'appartient à personne en particulier. S'accaparer une toute petite portion de ce désert de sable pour y étendre son corps. Juste quelques heures. Lever les yeux et observer les étoiles. Tendre l'oreille et deviner le bruit des vagues qui s'abandonnent sur la jetée. Fermer les yeux et sombrer dans un sommeil qu'on aimerait éternel.

4

Habiter un appartement. Seule, pour la première fois. Ne pas se sentir chez soi. Vouloir partir. Trop réfléchir. Parce que

DU FIL À L'AIGUILLE

confrontée à soi-même. Prendre conscience de la vie. Qu'est-ce que la vie ? À quoi ça sert ? À quoi bon ? Ruminer, seule, dans un appartement. Partir. Ne plus jamais revenir.

Lola BOULON

J'étais encore là. Seule. Mais rien n'était pareil. Pour une fois je me sentais bien. Je n'étais plus assise à pleurer dans ma cellule. Cette fois-ci je suis allongée et j'observe le ciel en souriant. J'apprécie le silence. Pour la première fois il n'y a plus de problèmes. Je suis enfin libre. Autour de moi tout est vide. Mais cette fois-ci ce n'est pas dans ma tête, l'école est vraiment vide. Ce qui est inhabituel pour un jeudi. Je sais qu'ils ne me pleurent pas tous mais je trouve ça ironique car aujourd'hui leurs pensées sont entièrement tournées vers moi.

Finalement cela m'importe peu, pour une fois je me sens bien. Pour une fois je ne pleure pas. Pour une fois je peux respirer. Tout simplement pour une fois je me sens vivante. Et pour une fois je sais que cet état de plénitude durera pour l'éternité. Je pense à ma famille.

Marie sera contente, j'ai décidé de lui donner mes jouets. De toute façon je ne joue plus maintenant. Et mes parents. J'aimerais leur dire que je suis vraiment désolé. Tous les jours, les insultes et les coups n'ont cessé. Je n'ai pas eu le courage de leur en parler, de toute façon ça n'aurait rien changé. Mais ne vous inquiétez pas, papa et maman, maintenant je suis un ange léger.

Madeline SEELI

DU FIL À L'AIGUILLE

Il faut avoir le courage d'affronter les phares obscurs des automobiles qui glissent sur le bitume comme autant d'histoires qui s'enfuient.

C'est ce que nous faisons, nous nous enfuyions. Le plus loin, le plus rapidement, le plus heureusement. Nous avons roulé jusqu'à la fin de la fin de l'attente. Nous avons roulé jusqu'à la fin des lumières, jusqu'à ce que plus aucune lune n'ose nous éclairer, jusqu'à ce qu'aucune étoile ne vienne nous surveiller.

Cet instant, je l'ai subi en substance comme le crépitement d'une fermeture éclair qui s'ouvre de nuit – à tâtons – par des mains à la fois pressées et timides. Des mains qui n'attendent qu'un dénouement nu ; mais aussi, des mains qui savent que plus jamais après, elles découvriront pour la première fois les courbes et la douceur d'une peau jusqu'ici inconnue.

Mais après ces quelques minutes durant lesquelles ma tête ne réfléchissait plus qu'avec mon cœur ; qu'un diable, comme un vers dans un fruit, vint s'immiscer dans mon esprit. Ce diable me susurrant à l'oreille que, déjà avant moi, quelqu'un d'autre, un inconnu présent, lui avait déjà fait les mêmes gestes que j'étais en train de lui faire. Et peut-être même qu'elle réagissait là de la même façon qu'avec cet autre. A cette instant le diable agissait sur moi comme une sangsue agrippée à un corps, je ne pouvais plus la croire. Dès lors, chaque geste qu'elle faisait avec imprécision lui était peut-être, à lui, destiné. Peut-être que le moindre de mes mouvements lui rappelait un mouvement que cet autre lui faisait.

Je ne le connais pas mais je le hais. Je ne faisais plus l'amour avec elle, je le faisais avec elle contre lui. J'essayais dans mes maladresses triomphantes d'être autre chose que moi. Je devenais un autre.

DU FIL À L'AIGUILLE

Je détestais qu'ils fussent. Qu'un jour, qu'un instant, l'un et l'autre purent s'aimer l'un pour l'autre. Lui que je ne connaissais pas, je le détestais car je n'étais là que grâce à lui. Ce sont ses erreurs qui me firent advenir et non mes prouesses. Ses erreurs, leur amour perdu, leurs disputes. Leur fin ce n'était pas moi, c'était eux. Eux encore eux, toujours eux ; le passé c'est eux ; il n'y a que dans le passé que l'on voyage vraiment. A travers moi, leur amour n'était pas mort. Je le faisais vivre, l'autre... Vivre comme le gardien d'un phare qui s'efforce de maintenir une flamme au loin.

Elle aurait dû le savoir qu'un jour j'arriverai. Alors, pour ça, je commençais même à la détester de ne pas m'avoir attendu. Je la détestais de tout ce que je ne m'étais pas imposé à moi-même.

Il me faut maintenant que je parle de cet autre qui m'obsède. Je le connais, il m'est familier car je l'ai créé, car je l'ai imaginé. Je l'ai imaginé donc je le connais. Il est comme ça. Il ne peut être autrement que ce que j'ai fait de lui. Et le pire dans tout ça, c'est que, de prime abord, il me ressemble un peu.

Finalement, c'est tout ce que je suis certain de connaître de lui. Le reste, je l'ai façonné.

L'autre c'est moi.

Theo TROJANI

COMME UN OISEAU EN CAGE

Subir comme une perte d'identité avec comme seule
compagnie mes maux,

Terrifiée, j'observe la cruauté infantile comme un tolar
derrière ces barreaux,

Je me cache, je m'isole pour échapper aux coups et aux gros
mots.

Il n'y a qu'à cet endroit que tout s'arrête,

Car dans la classe, la cours de récréé ou les toilettes,

C'est tous les jours que je subis le racket.

Elle s'amplifie dans mon corps, l'étendue de la peur,

Les minutes s'acharnent, derrière leur sourire les enfants sont
trompeurs,

Je continue de verser des larmes, tant que s'écoulent les
heures.

Je ferme les yeux et fais le vide dans ma tête pour chasser
toute cette peine,

Quand je les rouvre tout le monde a disparu enfin le silence,
je me sens sereine,

Seule, je m'imagine briser mes chaines et m'envoler vers ces
montagnes lointaines.

Madeline SEELI

DU FIL À L'AIGUILLE

Sur ce relief montagneux en fond de toile se dessine une dent crochue, acérée, prête à nous croquer. En contre-bas, une énorme goutte d'eau scintillante qui semble s'étendre à perte de vue. Le lagon bleu chatoyant miroite dans mes yeux la force infinie du soleil d'été. C'est ce même soleil qui imprègne ma peau, et je m'en vais, dans l'eau. A mesure que je m'enfonce dans les flots, je vois des vieux bateaux et les racines des roseaux. J'aimerais prendre des photos mais mes yeux s'en chargeront. Enfin j'arrive à ma destination finale, l'objet qui convoite la curiosité de tant de monde, au fond de l'eau. C'est une épave très particulière, d'un siècle passé qui dort paisiblement au fond des flots. C'est une épave en loque, en débris dont la carrosserie portant une croix gammée est encore intacte. A jamais puisses-tu reposer dans l'obscurité des eaux, tout comme les heures sombres du siècle passé.

Dans ce monastère, un silence calme et reposant régnait. J'aimais retourner dans ce lieu mystique de temps en temps, pour consoler mon âme de ses agitations sans fin. L'imposant édifice en pierre, bâti il y a bientôt neuf cents ans, repose tranquillement sur les bords de l'eau. Après la visite de l'Abbaye, je décidais alors de me promener dans les jardins sauvages et verdoyants du lieu. D'ici, l'imposant lac se répandait face à mes yeux à mesure que je m'approchais du rivage. Quelle beauté et quel émerveillement pour mon regard et mon âme ! Quelle chance inouïe de pouvoir contempler ce trésor de la nature, pourtant si simple et si riche. Mais bientôt, la journée touchait déjà sa fin, et je quittai les lieux l'esprit serein. Je me retournai alors doucement, quittant le lac dont les scintillements prenaient fin.

C'est si agréable de prendre le train. On saute dans un wagon sans se poser davantage de question et on se laisse bercer par le rythme régulier des rails et des virages. Je voulais m'abandonner à la paresse quand soudain, par la fenêtre trouble du train, des étincelles stimulèrent mon attention. La

DU FIL À L'AIGUILLE

finesse et la grandeur du lac m'apparurent soudainement, comme une révélation. Il demeurait là, simplement, reflétant notre astre de feu. Il demeurait là, joliment, pour le plaisir de nos yeux. Il me plongeait dans cet état de contemplation, de béatitude incommensurable qui nous saisit chaleureusement le cœur. Mais l'obscurité soudaine me surprit. Le train fonçait, entier, dans la gueule béante d'un tunnel. Au revoir et à bientôt, lagon de mon extase presque infinie.

Rachel DOUIS

Éternel recommencement. Toujours le même schéma. Ils viennent. Ils regardent. Ils prennent une photo. Et ils repartent. Les jeunes, les plus vieux, les grands, les plus petits, tous passent à côté de l'essence même d'ici. Je prends racine, ils s'en détachent.

Le hasard. On s'arrête là, on regarde à droite et à gauche. Ça a l'air familier après tout, ça ressemble à nos montagnes. En un clic dans l'appareil, en un clic dans la tête, mais pour combien de temps ? Moins que sur le papier en tout cas, enfin ça dépend duquel ? Le brut le gardera longtemps.

Qu'ils sont étranges, ils vont si lentement. Pourquoi restent-ils bloqués dans ce sens ? Il faudrait leur crier d'ouvrir les yeux, de regarder plus loin. De mieux regarder aussi. Il faut prendre de la hauteur, envolons-nous.

Julie DAVIET

DU FIL À L'AIGUILLE

UN DÉCOR DE CARTE POSTALE

Les albatros qui survolent majestueusement l'azur de la mer

Les mouettes qui se joignent à eux en fendant l'air

Le blanc éclatant des voiliers en panorama qui déploient leurs voiles

Le ciel dégagé le soleil plus lumineux que jamais

La ville en arrière-plan avec ses maisons multicolores

Les pavés tellement propres qu'on pourrait s'y assoir

La fanfare qui défile harmonieusement à l'occasion du carnaval

Accompagnée de quelques jongleurs maîtres dans leur art

Un métissage d'ambiances beau à ravir les cœurs mêmes les plus maussades

Des sonorités qui vous restent en tête et séduisent votre mémoire

Une radieuse et chaleureuse capitale

Bref un véritable décor de carte postale

Charles BOULINGUI

DU FIL À L'AIGUILLE

TRAVELLING

En prenant le train, je pense d'abord à cette ville, et à ce qui m'attends dedans.

J'arrive avec mes bagages, la buée aux fenêtres, le sol en marbre chauffé par l'appartement d'en dessous, la terre sèche des tomates cerises en pot, la clarté de ma chambre...

Voilà ce que j'apporte.

Gautier BOIS

DU FIL À L'AIGUILLE

EMBRASSE MATERNELLE

Habiter dans une chambre, barreaux au lit, chien du voisin qui hurle. Tout est grand. L'immeuble, l'appartement, les murs et tes bras aussi.

Habiter dans les songes, rien n'est familier. Ni l'appartement, ni les murs. Sauf tes bras. Avoir pris l'habitude de dormir dans mes pensées et de me réveiller dans mes rêves.

Habiter dans la réalité, le moment présent, les toits colorés et les bras tendus depuis tant d'années.

Habiter dans ton regard et se sentir chez moi.

Habiter partout ailleurs et ne trouver de maison nulle part ailleurs.

Clara DUTATE

DU FIL À L'AIGUILLE

TOUT OU RIEN

1

C'est là-bas ma vie. Il y a l'école. Et la maison. C'est simple. C'est blanc ou c'est noir. Il n'y a pas de question à se poser. Il y a les autres, les copains, les cahiers et les craies. Puis les jeux, les frères, le chien et la tranquillité.

2

Une base super secrète. Un refuge sylvestre. Entre l'arbre et le buisson couvert d'épine. Il est protégé. On est en sécurité. On rigole, on joue. C'est juste à nous.

3

Et on change souvent. On bouge. Encore et encore. Habiter c'est partout. Parents militaires, enfants qui suivent. Jamais longtemps au même endroit. On s'y habitue. C'est comme ça.

4

Et il y a le changement. On grandit et à la maison ça devient chiant. Il y a toujours les p'tits frères pénibles et le grand qui râle. Le chien qui aboie. Jamais tranquille. Toujours quelque chose à faire. Bon sang, vivement la liberté.

5

C'est chez les autres aussi. Chez qui on se sent bien. Un, deux, trois jours. Plus ? Moins ? Qu'importe si j'y suis bien.

6

Tu habites où ? Un trou paumé. Un peu honte d'en parler. Personne ne connaît de toute façon. Une baraque nulle mais

on fait comme on peut. Tu habites-où ? Auprès des miens.

7

J'voulais vraiment partir. Être un peu seule, vivre tranquille, enfin. Sans les disputes et les obligations. C'est pas grand-chose, à peine plus qu'un placard. Mais c'est à moi. Alors ça me va. Mais maintenant, ça fait bizarre. Toujours toute seule, personne à qui parler. Ça me manque de plus les voir.

Cassandra THIEFFRY

Celui qui m'a enseigné la marine. C'est celui qui m'a appris à penser par moi-même. Celui qui fait tous les étés cette réunion sous le cerisier. Celui qui, au détour de la rivière se repose et écrit.

Celle qui, d'un cœur tendre ouvre la porte de sa maison à tous. Celle dont la sagesse est exemple et sa beauté intrigante. Celle qui donne à tous sans compter. C'est celle qui a recueilli ceux dont la vie ne les a pas gâtés. C'est celle qui m'a, pendant des heures, ôté des dizaines d'épines de cactus. C'est celle qui des maisons de luxe, des théâtres et de la musique classique m'a tout appris.

Celui qui à travers son musée, m'a donné le goût à la moto. C'est celui qui est aventureux et qui a un cœur enfoui sous une carapace. Celui qui sur cette vidéo, m'aide à ramasser les alliances et m'applaudit dès lors que je les lui donne. C'est celui qui est d'un soutien inconditionnel.

Celle qui m'a donné le goût aux arts, qui m'a appris les échecs, à coudre et à danser. C'est celle qui a toujours tout fait pour tout le monde et qui s'est pliée aux règles. Celle qui a permis à sa famille de pouvoir étudier et se nourrir convenablement.

Celle qui rendait à la maison une âme enivrante et qui de la cuisine formait de douces odeurs. C'est celle qui, au détour d'une rue d'Evian, a pris des photos historiques dont j'ai eu l'héritage. Celle qui sur cette photo, sourit vivement et tendrement. C'est celle qui brodait et chantait chaque soir devant les informations.

Laurine PIFFETEAU

DU FIL À L'AIGUILLE

MAMIE

Celle qui n'a jamais eu la certitude d'être assez bien pour quelqu'un, même après avoir traversé quatre-vingt années. Celle qui n'a jamais réussi à comprendre pourquoi les femmes se sont à ce point battues pour porter des pantalons alors que c'est dix fois plus simple d'aller aux toilettes avec une robe. Celle qui a subi les coups des hommes et de la vie sans arrêter d'avancer et de regarder devant, qui a crevé de faim pour soutenir toute la famille. Celle qui se lève tous les matins à six heures, que personne ne voit passer la journée à cuisiner, à ranger, à laver, à respirer, à pleurer, à douter. Celle qu'on ne remercie plus par habitude, ou qu'on ne remercie plus parce qu'on ne l'a jamais fait. Celle qui attend. Celle qui attend que le temps passe.

Stella LUISELLI

LE CHÊNE SANGLANT

Depuis des années il était là. Enraciné dans la terre. Il était le roi. Il était le plus majestueux. Il les surplombait tous. Rien ne pouvait le faire tomber. Ni le vent, ni la grêle. Ni l'orage, ni la neige. Rien. Du moins c'est ce qu'il pensait. Car un jour, des hommes sont venus. Ils ont sorti une bombe et ont tracé une croix rose sur son corps. Plus tard, un autre homme est venu, seul. Vêtu d'une polaire à carreaux bleue, il a sorti l'instrument qui était posé sur son épaule. Il a porté l'outil en l'air et a frappé de toutes ses forces, pile sur la croix. Une plainte s'est fait entendre dans toute la forêt. Longue et douloureuse. Une plainte que seuls les arbres pouvaient entendre. Le bûcheron, lui, enchaînait les coups. Il continua son massacre jusqu'à voir le corps se craqueler à la racine et tomber dans un bruit sourd. Seulement alors, la plainte s'arrêta.

Lola BOULON

DU FIL À L'AIGUILLE

Et puis une fin. La Grande fin. Plus de passagers ni de chauffeur. Plus d'hommes et plus de mouvement. Le vide s'imisce et la ville n'est plus. Le brouillard se lève.

Le brouillard s'intensifie. Rapidement, le ciel déjà bas rejoint le sol, scellant la rupture entre les mortels et l'infini. Un souffle glacial fuit d'ici en rampant, entre commissures et interstices. Les corps et les matériaux s'épuisent ; les jambes s'affaissent, le verre se dilue, les dos fondent, le béton se floute, le métal disparaît. Tout se liquéfie, et tout se mêle. Tout rejoint finalement le brouillard et plus rien n'a de limite. Il n'y a plus de départs, ni de fins, plus d'horizon ni de souvenirs.

Gautier BOIS

DU FIL À L'AIGUILLE

Table

DU FIL À L'AIGUILLE

Préface.....	9
Journal de bord.....	11
Tout est éphémère.....	13
Cage ouverte, l'oiseau prend son envol.....	15
Après la lumière.....	17
Comme un oiseau en cage.....	19
Les éclats de l'eau.....	21
Arvi.....	23
Un décor de carte postale.....	25
Travelling.....	27
Embrasse maternelle.....	29
Tout ou rien.....	31
Eux.....	33
Mamie.....	35
Le chêne sanglant.....	37
Abri.....	39

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27,
rue Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex.
Tous droits réservés, 2022.



Podcast vidéo qui donnera vie aux textes par la lecture.

may de novembre aut l'ephémère cage ouverte
oiseau prend son envol après la lumière,
comme un oiseau en cage arvi les éclats.
l'eau un décor de carte postale travellin
embrasse maternelle mamie tout ou rien le ch
sanglant eux abri journal de bord tout
éphémère cage ouverte l'oiseau prend son
vol comme un oiseau en cage arvi les
l'eau un décor de carte postale travellin
brasse maternelle mamie tout ou rien
chêne sanglant eux abri journal de
et ephémère cage ouverte l'oiseau en

« Une tente ça peut être un rêve qui se transforme et apparaît au matin comme la réalité. C'est la surprise de l'horizon et l'émerveillement d'un monde inconnu. C'est le bonheur de la découverte de la nuit... »

Cet ouvrage réuni divers poèmes pour créer une histoire nouvelle. Ce texte intense permet à la fois d'habiter, de s'habiter, de se l'approprier à travers un voyage textuel épousant toutes sortes de formes d'écriture. Cet ouvrage montre comment une multitude d'esprit peut en créer un seul.

Du fil à l'aiguille aspire à se connaître.

may de novembre aut l'ephémère cage ouverte
oiseau prend son envol après la lumière,
comme un oiseau en cage arvi les éclats.
l'eau un décor de carte postale travellin
embrasse maternelle mamie tout ou rien le ch
sanglant eux abri journal de bord tout
éphémère cage ouverte l'oiseau prend son
vol comme un oiseau en cage arvi les
l'eau un décor de carte postale travellin
brasse maternelle mamie tout ou rien
chêne sanglant eux abri journal de
et ephémère cage ouverte l'oiseau en